LEBARBIER Micheline (dir.), 2017, *Les ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*, Karthala, Paris, 315 p.

Laure Carbonnel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/5533>

DOI : 10.4000/clo.5533

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2018

Pagination : 183-187

ISBN : 978-2-85831-338-9

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Laure Carbonnel, « LEBARBIER Micheline (dir.), 2017, *Les ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*, Karthala, Paris, 315 p. », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 84 | 2018, mis en ligne le 05 décembre 2019, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/5533> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.5533>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

LEBARBIER Micheline (dir.), 2017, *Les ruses de la parole. Dire et sous-entendre. Parler, chanter, écrire*, Karthala, Paris, 315 p.

Laure CARBONNEL
LESC (UMR 7186)

Cet ouvrage collectif dirigé par Micheline Lebarbier élabore une réflexion sur le non-dit et l'indicible, le tabou et l'interdit, titre du séminaire qui s'est tenu au LACITO entre 2005 et 2010 et dont sont issues les neuf contributions. L'image de couverture illustre à quel point les ruses de la parole imprègnent notre quotidien. Sur un mur, des graffitis s'accumulent, dont le slogan ACAB. Ces quatre lettres marquent le passage de mouvements anarchistes ou anticapitalistes fortement hostiles à l'ordre dominant, mais une bulle vient apposer un sens différent : "All cats are beautiful" au lieu de "All cops are bastards". Les jeux d'interprétation sont d'autant plus importants que les mots ne disent pas tout et que tout ne saurait être dit en mot. Cet ouvrage éclaire le sens et le fonctionnement de ces ruses, et explore l'efficacité de l'espace d'interprétation et d'action qu'elles créent.

Cerner le non-dit semble à première vue contradictoire souligne Micheline Lebarbier dans son introduction. La difficulté est contournée par les descriptions minutieuses des contributeurs qui nous offrent une analyse d'énoncés situés, sur les continents européen, africain ou américain. Chaque chapitre étant présenté dans l'introduction et pourvu d'un résumé, je ferai ici une lecture transversale autour de quelques questions que soulève l'analyse de ces ruses : sur quoi elles portent, comment elles sont comprises, comment les aborder d'un point de vue conceptuel et méthodologique, et leurs enjeux.

Certaines *formes langagières* s'appuient amplement sur le non-dit, les proverbes et certaines chansons grivoises en particulier. Trois chapitres se font l'écho des

premiers sur le continent africain (P. Diarra et C. Leguy au Mali, G. Guarisma au Cameroun et S. Bornand au Niger), tandis que les chansons grivoises de Vendée et de Trinidad sont traitées dans deux autres chapitres (S. Mougin et B. Masquelier). Les autres formes langagières analysées dans cet ouvrage sont les discours épидictiques au Niger (S. Bornand), les récits de pacte de diable au Mexique (E. Motte-Florac), les injures (E. Larguèche), et une certaine littérature carnavalesque française (J.-M. Privat). Les échanges verbaux ordinaires Yucuna (Amazone colombienne) décrits par L. Fontaine sont tout aussi concernés, car les non-dits relèvent des sous-entendus, de l'implicite et des paroles indirectes.

Les *situations* qui se prêtent à l'analyse de ces ruses de la parole sont donc autant celles des contextes quotidiens que cérémoniels. P. Diarra et C. Leguy nous offrent dans le premier chapitre un très beau regard croisé sur les situations de communication interculturelle entre le Mali et la France. Spécialistes des proverbes Bwa auxquels ils ont consacré plusieurs ouvrages et articles, les deux auteurs ont choisi de s'appuyer sur leur propre expérience de chercheur pour analyser avec finesse un rapport à la parole sous-tendu par l'exposition plus ou moins voilée de ses sentiments. Ces élaborations langagières portent sur l'intime, autant que sur le politique et les compétences sociales. Les attentes au regard des rôles et statuts sociaux sont particulièrement soulignées comme on peut le voir dans les récits des griots (S. Bornand), dans les récits de rencontre avec le diable (E. Motte-Florac), et lors des moments de désaccord voire de conflit (L. Fontaine). Ces ruses font ainsi office de rappel à l'ordre (L. Fontaine), de menace, de critique, ou encore d'injonction (S. Bornand).

Du point de vue de l'anthropologie des pratiques langagières, le non-dit relève donc du registre de l'*implicite* qui est « l'un des traits les plus constants et les plus fondamentaux » du langage selon Ducrot (cité par E. MOTTE-FLORAC, p. 252). Les analyses pragmatiques de Kerbrat-Orecchioni (1986) sont citées dans six chapitres. Mais les délimitations précises de ses contours sont nombreuses. D'après E. Motte-Florac il existe seulement deux points de convergence entre toutes les théories de l'implicite : « Il ne constitue pas le véritable objet du dire et il n'est pas doté de la plus grande pertinence communicative (p. 251). » Ainsi, pour analyser les chansons vendéennes, S. Mougin distingue à la suite de Récanati (1979), les *contenus implicites* des *sous-entendus*. Les premiers sont laissés à entendre : on les retrouve dans les ellipses et les connaissances partagées dans les chants. Les seconds sont donnés à entendre par les performances ou les textes des chansons bien souvent érotiques (MOUGIN, p. 75). Mais, selon L. Lepaludier, le *sous-entendu* a une autre caractéristique, il doit être déduit du dit en fonction de la situation d'énonciation. E. Motte-Florac privilégie ainsi l'étude des *présupposés* dans les histoires de pacte avec le diable au Mexique, car ils s'inscrivent dans la structure de l'énoncé indépendamment du contexte d'emploi (p. 251).

Pour B. Masquelier (p. 119-120) qui étudie les chants de calypso grivois à Trinidad, le non-dit s'insère dans le rapport entre *significations* et *sens* suivant la distinction établie par J. L. Siran (1987), ou entre *sens des mots* et le *sens en situation* suivant Searle (1982). Tandis que l'échange proverbial consiste à mettre en relation le schème véhiculé par l'énoncé avec un aspect de la situation d'énonciation, la particularité du chant calypso est de contextualiser la situation qu'il met en forme dans son énoncé, et d'appeler l'imagination de ses interlocuteurs en travaillant notamment sur la polysémie des mots. Le non-dit peut également être appréhendé suivant une perspective structuraliste. Sa particularité sera alors de présenter une rupture sur l'axe syntagmatique tandis que le *dire autrement* équivaut au remplacement d'un énoncé par un autre sur l'axe paradigmatique (ou métaphorique) précise L. Fontaine (p. 143) en s'appuyant sur les travaux de Jakobson (1963).

Ces paroles imagées ont surtout pour effet de mettre l'accent sur *la relation* plutôt que le message. S. Bornand montre que la puissance perlocutoire des paroles des griots généalogistes repose notamment sur des stratégies linguistiques et paralinguistiques faisant du griot un personnage à la fois soumis et craint. Refuser de répéter le message, en l'occurrence une injure, tout en la dénonçant par la formule « il m'a traité » est aussi un indice, pour E. Larguèche, que le sens de l'énoncé importe moins que la relation instaurée par l'injure suivant les positions des interlocuteurs. Plus globalement, lorsque le langage imagé est privilégié dans les interactions quotidiennes, il engage toute une conception de la parole où la « place de l'autre dans la communication » prime sur le sens (p. 42) comme le détaillent P. Diarra et C. Leguy.

La clef de compréhension du non-dit se trouve ainsi dans *les lieux de production et de performance*. À Trinidad, les auditeurs de calypso distinguent les performances destinées à un public local ou global (B. Masquelier) tandis qu'en Vendée, l'interprétation des chants est très différente selon qu'ils sont énoncés sur scène ou au milieu d'un collectif (S. Mougin). Nombre d'éléments discursifs des récits des griots zarma disparaissent dans les récits enregistrés en situation de communication artificielle (la chercheuse seule face au griot) lorsqu'aucun rapport de pouvoirs entre noble et griot ne se joue (S. Bornand). P. Diarra et C. Leguy soulignent eux aussi que :

L'intérêt du proverbe – et des incompréhensions manifestées par son utilisation dans le discours – n'est pas tant dans les termes, dans ce qu'énonce la formule, que dans le rapport que son énonciation établit entre le texte de l'énoncé et la situation dans laquelle il surgit (p. 39).

Ainsi, seulement deux auteurs présentent des matériaux non situés : G. Guarisma, parce qu'elle analyse des formes d'énoncé et E. Larguèche, car le contenu des injures est rarement rapporté. Mais ces deux études soulignent néanmoins l'importance du contexte d'énonciation. Avec le non-dit, la responsabilité du sens est laissée à l'auditoire. On le voit particulièrement dans les chants vendéens où « la tradition responsoriale participe à la prise en charge collective de la dimension grivoise (p. 83) » : S. Mougin n'aurait pas pu recueillir ces chants, si elle n'avait pas elle-même repris les refrains.

Différentes approches peuvent être mobilisées pour analyser ces ruses de la parole. S. Mougin présente une très belle analyse vidéo des chanteurs vendéens pour montrer l'importance des styles d'interprétation des chansons. L'auteure peut ainsi décrire les moyens musicaux et gestuels soulignant les sous-entendus (p. 86). De plus, elle montre que les attitudes des chanteurs sont différentes en fonction des possibilités d'interaction avec le public et selon qu'ils interprètent une chanson paillard, directe, ou une chanson à sous-entendus. B. Masquelier s'intéresse davantage à la logique de compréhension des chants calypso grivois de Trinidad en analysant les situations d'interlocution qui permettent de croiser des éléments d'histoire, d'anthropologie et de linguistique (p. 99). Pour cela, il s'appuie sur la transcription des chants et l'analyse de leur style. Mais il s'intéresse aussi à l'auditoire qui entend ces mots en musique. Dans la même ligne, S. Bornand aborde la tradition orale comme « une co-construction produite par l'énonciateur et l'énonciataire dans une situation de communication (p. 176) ». Pour cela, elle analyse le rapport de force entre griots et nobles du point de vue des acteurs et restitue également la dimension interlocutive d'une vingtaine de discours de griots *jasare*. P. Diarra et C. Leguy privilégient des analyses de situation, dont le passage de l'oral à l'écrit. G. Guarisma présente, quant à elle, une analyse formelle des proverbes dont les énoncés expriment une impossibilité, une interdiction, ou des syntagmes nominaux indiquant une comparaison ou une équation (p. 169). J.-M. Privat, enfin, développe une analyse ethnocriticienne des mondes langagiers qui se répondent dans les contes normands de Maupassant.

Au fil des chapitres, le lecteur découvre ainsi le fonctionnement détaillé de ces ruses de la parole. Procédés linguistiques (S. Mougin), choix de formes d'énoncés qui entraînent des formes de raisonnements syllogiques (S. Bornand), mention d'actes évocateurs (E. Motte-Florac), transformation des cosmologies orales par d'innombrables variations discursives écrites dans les contes de Maupassant (J.-M. Privat), sont autant d'éléments qui participent à l'élaboration et aux compréhensions de ces ruses.

Pourquoi ces détours ? Les ruses de la parole sont souvent nécessaires, car l'expression de certains thèmes est *contrainte* : par une censure morale ou

politique extérieure (B. Masquelier), par la pudeur des interprètes (S. Mougin), par les normes associées à des formes de discours et d'énoncés (B. Masquelier, G. Guarisma, E. Largèche), ou simplement par la valorisation de l'intelligence de l'interlocuteur et de la relation (P. Diarra et C. Leguy). Ces ruses sont aussi utiles car elles ont un *effet perlocutoire* notable : le calypso « informe, émeut, scandalise ou provoque le rire dans l'auditoire (p. 118) » ; les appels d'ancêtres provoquent parfois une mini-transe chez les jeunes mariés zarma (p. 175). Ces ruses servent aussi à orienter les actions : les sous-entendus rappellent des règles sans offenser (p. 140), les proverbes bafia sont des guides pour l'action (p. 55) ; les proverbes boomu permettent de donner son avis et de mettre fin à une discussion (p. 30) ; tandis que les terribles conséquences des récits mexicains de pacte du diable constituent une « notification implicite » qui prévient les jalousies et rappelle la responsabilité des individus ainsi que les principes essentiels de la vie en communauté (p. 280). L'esthétique et le jeu sont tout aussi importants. Traversant autant les chants, les situations rituelles que les conversations ordinaires, les non-dits sont aussi appréciés pour le « plaisir intellectuel et esthétique de rechercher du sens (p. 35) ».

Cet ouvrage complète les analyses des paroles interdites et des formes d'adresse indirecte que plusieurs contributeurs ont réalisées par ailleurs. On y retrouve les mêmes genres oraux privilégiés, proverbes, contes, insultes et chansons grivoises, mais avec une attention déplacée : les analyses focalisent davantage sur la co-construction du sens et le rôle de l'implicite dans la communication que sur l'adresse à un tiers¹ et les interdits.

1. Évelyne LARGUÈCHE & Cécile LEGUY, 2011, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale*, n° 70, p. 7-14.